

# M. Léon Genoud

Objekttyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **60 (1931)**

Heft 7

PDF erstellt am: **22.07.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# BULLETIN

## PÉDAGOGIQUE

Organe de la Société fribourgeoise d'éducation

ET DU MUSÉE PÉDAGOGIQUE

---

Abonnement pour la Suisse : 6 fr. ; par la poste : 30 ct. en plus. — Pour l'étranger : 7 fr. —  
Le numéro : 30 ct. — Annonces : 45 ct. la ligne de 12 cm. — Rabais pour les annonces répétées.

---

Tout ce qui concerne la Rédaction doit être adressé à la Rédaction du *Bulletin pédagogique*, Ecole normale, Hauterive-Posieux, près Fribourg. Les articles à insérer dans le N<sup>o</sup> du 1<sup>er</sup> doivent lui parvenir avant le 18 du mois précédent et ceux qui sont destinés au N<sup>o</sup> du 15, avant le 3 du même mois.

Pour les abonnements ou changements d'adresse et les annonces, écrire à M. L. Brasey, secrétaire scolaire, Ecole du Bourg, Varis, Fribourg. Compte de chèque II a 153.

Le *Bulletin pédagogique* et le *Faisceau mutualiste* paraissent le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque mois, à l'exception des mois de juillet, d'août, de septembre et d'octobre, où ils ne paraissent qu'une fois. On fait paraître, chaque année, dans un ordre proportionnel, 15 numéros du *Bulletin* et 5 du *Faisceau*.

---

**SOMMAIRE.** — M. Léon Genoud. — Lecture interprétée. — La préorientation professionnelle. — Un saint pédagogue. — † M. l'inspecteur H. Currat. — Bibliographies. — Société d'éducation. — Société des institutrices.

---

## M. Léon Genoud

Une existence pleine de mérites, riche d'incessant labeur et d'utile collaboration à notre école populaire a pris fin à Fribourg, le 13 février dernier. M. Léon Genoud fut, en effet, frappé, au matin de cette journée, d'une apoplexie quasi foudroyante, puisqu'il y succomba huit heures plus tard sans avoir retrouvé sa connaissance.

Appartenant, par sa formation scolaire, au corps enseignant du canton de Fribourg, ce bon citoyen a acquis un droit particulier à ce qu'une relation de sa vie lui soit consacrée dans l'organe des instituteurs dont il fut, durant un demi-siècle, non seulement le fidèle lecteur, mais le correspondant aussi assidu que désintéressé.

On peut, semble-t-il, considérer l'existence qui vient de s'éteindre à trois points de vue distincts ; aussi l'article que nous consacrons au regretté défunt embrassera successivement les trois étapes de sa carrière remarquable à tous égards : l'instituteur, le pionnier de l'enseignement professionnel, l'homme des œuvres sociales et

charitables. Ayant fait partie moi-même du corps enseignant primaire et, partant, pratiqué avec le cher disparu un commerce amical qui résista au temps et à maints orages, je suis heureux d'apporter un tribut affectueux à sa mémoire et de présenter aux instituteurs d'aujourd'hui un exemple digne d'attention, en soulignant, dans ces quelques pages, des qualités d'éducateur que M. Genoud posséda à un degré élevé.

### I. L'instituteur.

M. Léon Genoud est né le 24 avril 1859. Ses parents habitaient la scierie du village de Remaufens située à proximité de cette route Palézieux-Châtel, que le jeune élève parcourut presque journallement, dès l'instant où il quitta l'école du lieu natal, pour fréquenter la classe supérieure de Châtel-St-Denis, dirigée alors excellemment par un maître distingué, M. Hippolyte Villard. Il y acquit des connaissances équivalant presque à celles d'une première année d'école secondaire. C'est en raison de cette particularité que le jeune Léon Genoud, âgé alors de 15 ans et demi, entra, le 1<sup>er</sup> octobre 1874, à Hauterive et obtint son admission au cours de 2<sup>me</sup> année. A la clôture de l'exercice, il prit rang au nombre des élèves promus (le 6<sup>me</sup> sur 11), avec une marque distinctive spéciale pour le dessin. Si les préposés à l'orientation professionnelle, dont il se déclarera plus tard un partisan convaincu, avaient eu l'occasion d'appliquer leurs méthodes d'investigation à ce jeune homme, ils n'auraient pas manqué de relever ce goût et cette aptitude exceptionnelle et d'en inférer que le futur M. Genoud était promis aux activités techniques. L'histoire de sa vie n'aurait point démenti ce pronostic qui était, au reste, corroboré par son désir secret de se vouer à la profession de géomètre-arpenteur, désir contrarié par une situation familiale opposée aux études coûteuses en Suisse allemande. Mais il est revenu bien vite à ses premières amours et il ne faudra pas dix ans pour le ramener dans la voie de la technique, au profit de l'artisanat et de la formation professionnelle fribourgeoise.

Le voici rentré à Hauterive après les vacances d'automne 1875, étudiant de la 3<sup>me</sup> année qui comptait 16 élèves, parmi lesquels M. Hyacinthe Currat, le regretté inspecteur de la Gruyère, tenait brillamment le premier rang. Son condisciple Genoud, en cours de route, lui faussa compagnie, car le catalogue de 1875/1876 le mentionne dans la liste des jeunes gens qui discontinuèrent leurs études normales régulières durant l'année scolaire. Pourtant cette sortie inopinée ne compromit pas la vocation qu'il envisageait, en dépit des circonstances contraires, et, le 5 septembre 1876, il obtenait, à 17 ans  $\frac{1}{2}$ , le brevet d'instituteur.

Voici donc notre cher M. Genoud embarqué « vers l'avenir », comme il lui arrivait de le dire souvent et comme il l'écrivait mieux encore en clôturant de nombreuses publications sorties de sa plume laborieuse.

Et dans ce voyage, il fit d'abord escale à la classe mixte de Villariaz, destinée aux enfants d'une paisible commune glânoise, qui achèvera bientôt la construction de sa nouvelle maison d'école. Quelle longue période, grand Dieu ! sépare l'érection de ce petit palais scolaire au portique encadré de colonnes, selon les plans d'un ressortissant de l'endroit, et la bâtisse de l'humble logis où une quinzaine de maîtres ont, depuis 1841, tenu l'école aux enfants de la contrée, dans des conditions que Bitzius a décrites en parlant des « heurs et malheurs » d'instituteurs de l'Emmenthal. M. Genoud ne séjourna qu'une année seulement aux bords de la Neirigue ; mais ce court laps de temps ne saurait passer inaperçu dans sa biographie.

Nous y découvrons, aussi bien, que semblable « ... à quelque ami des loisirs studieux », et grâce à sa tournure d'esprit et à son goût pour les travaux d'archives, il fera surgir de la nuit qui l'enveloppait, l'histoire du modeste village dont il était le maître d'école. C'est en 1877 que parut effectivement la plaquette de 58 pages intitulée *Villariaz et les de Vuicherens*. Les annales de Villariaz, passe encore ; mais celles des sires de Vuicherens qui dominèrent en cette contrée des Joux noires au XIII<sup>me</sup> siècle, c'était plus audacieux ! Notre historien en herbe n'eut, pourtant, pas d'hésitation. Une donation de cloche à l'église de Vuisternens, quelques œuvres généreuses, de curieuses fondations prescrites dans un testament d'où sortirent maints procès, c'en fut assez à notre annaliste pour découvrir une nouvelle reine Berthe, un second prototype de bonté dans la dame de Vuicherens. Et ce récit, œuvre d'un jeune homme de 18 ans, « plaît toujours de quelque manière qu'elle fût écrite », selon l'épigraphe que M. Genoud emprunta à Pline pour en décorer son premier ouvrage. Sans doute, la brochure n'était pas de nature à projeter une vive lumière sur notre vie paysanne du moyen âge ; elle n'en reste pas moins un bel exemple de travail et de vivacité d'esprit pouvant servir d'illustration à un conseil de feu M. le chanoine Horner. Ce professeur, l'ami de toujours de M. Genoud, engageait, en effet, ses élèves de Hauterive, les futurs instituteurs de chez nous, à se livrer — en dehors de la préparation de leur enseignement — à l'étude constante soit de l'histoire locale, soit d'une partie des sciences naturelles, voire de certaines questions de littérature ou de beaux-arts. M. Genoud n'en sortit point historien de marque ; mais il s'est préparé à être — ce qui fut mieux encore — un organisateur entendu et courageux, un propagandiste inlassable du progrès dans le domaine bien retardé alors de l'artisanat et des œuvres sociales. Souhaitons que de tels autodidactes surgissent encore des rangs de nos instituteurs pour le plus grand honneur de leur respectable corporation !

Le second poste de M. Genoud, instituteur, sera celui de Montbrelloz, dès le 29 novembre 1877. De son court séjour au pays broyard, on ne trouve plus qu'une assez curieuse photographie où

le nouveau maître est assis, avec l'aisance gracieuse qui distingue la jeunesse, au milieu d'une vingtaine de fillettes éveillées et de garçons pas mal goguenards, puisqu'ils avaient tous simulé le port d'une montre en attachant à leur boutonnière un vulgaire cordon que la photo ne distinguait pas d'une chaîne d'argent.

Le 18 septembre 1879, il est élu régent d'Onnens au district de la Sarine et sa proximité d'une voie ferrée conduisant au chef-lieu sera la condition déterminante de sa vocation future. Il en sortit en 1888 ; mais les neuf années passées par M. Genoud à la tête de l'école d'Onnens vont compter au nombre des plus actives de sa carrière ; ce furent les prémices d'une existence aussi remplie et mouvementée qu'utile.

« Lorsque l'arbre a grandi, il songe à ses racines ! » C'est en présence de l'œuvre de grande envergure accomplie par notre ami et qui gardera sa mémoire dans l'esprit de ses concitoyens, que l'on doit se rappeler Onnens où il donna sa mesure, moins comme instituteur que comme observateur sagace, comme adaptateur avisé et courageux, comme réalisateur à l'affût de toute mesure de prospérité et de progrès.

Peu de temps après son installation à ce troisième poste, il fut désigné en qualité de secrétaire de la conférence des instituteurs du IV<sup>me</sup> arrondissement présidée alors par M. l'inspecteur scolaire Benoit Vonlanthen, un ami fidèle aussi du regretté défunt. Et bientôt son intervention progressiste se fera sentir au sein de ce groupement pédagogique au point de susciter maintes contradictions. On est toujours, quoi que l'on fasse, surtout quand on veut agir, le progressiste de quelqu'un. Il a déchaîné d'autres tempêtes et provoqué de plus vives oppositions : il ne s'en est préoccupé que pour accentuer son action dont on pourra bientôt mesurer les résultats au chemin parcouru. Je le revois encore à l'issue de cette séance, où fut passé au crible son procès-verbal antérieur par quelques amis du moindre effort, faire à ses collègues les honneurs d'une exposition scolaire, institution très moderne alors et à laquelle, avec son esprit d'adaptation, il avait infusé la pérennité. L'idée n'était pas absolument neuve ; elle avait fait l'objet d'un débat dans la réunion de la Société d'éducation en 1879. Par son initiative, M. Genoud fit passer les conclusions adoptées dans le domaine des faits. Dès que sera écarté le projet d'exposition circulante, qui ne contentait personne, on le verra s'adresser aux grandes maisons d'édition de Suisse, et surtout de France et de Belgique, pour en obtenir un matériel de choix très nouveau en Suisse et surtout dans notre canton. C'est donc à Fribourg, au rez-de-chaussée du Pensionnat, que cet infatigable champion des progrès scolaires présenta à ses collègues cette exhibition, en leur rappelant qu'à l'époque de transition où nous nous trouvons, la science de l'éducation suivait, comme d'ailleurs les autres activités de l'esprit humain, une marche plus accusée vers le progrès, et que,



pour aplanir les difficultés de l'enseignement, rien ne vaut l'étude d'autres faits scolaires, d'autres méthodes appropriées ; rien, ajoutait-il, n'est efficace comme l'application de ce proverbe qui eût pu servir de devise à son musée futur : « Eprouvons toutes choses et retenons ce qui est bon. » C'est donc le mercredi, 6 février 1884, que fut ouverte cette exposition dont s'occupèrent bientôt plusieurs organes pédagogiques. Entre temps, M. Genoud livrait à la publicité un petit manuel de comptabilité jalonnant pratiquement la route didactique de cette branche laissée à l'initiative plus ou moins éclairée des maîtres.

Le zèle toujours renouvelé de ce très moderne instituteur visera à mieux encore, dans le va-et-vient de ses voyages entre Onnens et Fribourg ! N'est-ce point l'instant de dire que le Musée pédagogique fut le creuset d'où sont sortis maints progrès que nul ne méconnaît aujourd'hui. D'abord l'institution se donna un organe mensuel sous le nom de *Moniteur de l'exposition scolaire permanente et de l'enseignement professionnel*. Sans redouter de concurrence, M. Horner regretta pourtant cette innovation, estimant que le *Bulletin pédagogique*, qui célébrait son vingt-cinquième anniversaire, pouvait rendre à l'exposition naissante les services d'un moniteur. M. Genoud comprendra bientôt l'erreur d'un doublement d'organisations poursuivant le même but dans un pays restreint comme le nôtre : et son *Moniteur* fusionna avec le *Bulletin* pour le plus grand bien de l'un et de l'autre, autant que pour notre unité et « notre confiance réciproque si propres à assurer le succès ».

En marge des collections pédagogiques, le fondateur de l'exposition avait réuni divers ouvrages se rapportant aux métiers, aux arts appliqués et à la petite industrie, qui seront l'embryon de la bibliothèque du Musée industriel dont la documentation est si riche aujourd'hui.

Mais n'anticipons pas ; car déjà le Conseil d'Etat venait d'allouer à notre ami une bourse d'études lui facilitant ainsi la fréquentation de cours d'instruction pour maîtres de l'enseignement professionnel qui se tinrent à Winterthur, au semestre d'été 1886 et 1887, et comme récompense du succès de ces études, il lui confia la mission honorable d'étudier, en Allemagne du sud, les méthodes qui régissaient, à cette époque, l'enseignement professionnel.

Et nous voici en 1888, année qui marquera dans la vie de M. Genoud, puisqu'elle le relèvera de sa tâche d'instituteur pour le consacrer entièrement à d'importantes et nouvelles besognes. Deux ans s'étaient déjà enfuis et, malgré maintes vicissitudes et des pérégrinations qui se sont multipliées dans la suite, l'exposition scolaire, née sous une heureuse planète avec un excellent parrain de baptême, attirait sur elle l'attention du personnel et des autorités des écoles, en plaçant sous leurs yeux un outillage scolaire recommandable et complet. De là à une distribution aux élèves de tout

le matériel scolaire, il n'y avait qu'un pas et ce pas fut vite franchi. Le Comité de l'exposition scolaire permanente convoqua, le 14 octobre 1886, ses adhérents, soit les amis de l'instruction populaire, avec un ordre du jour copieux dont le dernier tractandum était ainsi libellé : « Est-il vraiment utile que l'exposition scolaire se charge de fournir directement le matériel aux écoles ? » La réunion, honorée de la présence de MM. Python et Schaller, le nouveau et l'ancien directeurs de l'Instruction publique, chargea dans sa quasi-unanimité le comité d'adjoindre à l'exposition un service de fourniture du matériel. Fort de ce mandat, la Direction ne tarda pas à traduire cette proposition en projet d'arrêté que le Conseil d'Etat sanctionna, le 24 mars 1888, se réservant la nomination du gérant du nouveau service qui fut choisi dans la personne de M. Genoud. Le Directeur de l'Instruction publique avait le sentiment que cette décision ne passerait pas sans orage. Elle déclencha une tempête de la part des libraires et de leurs tenants qui demandèrent l'annulation de l'arrêté. Devant le refus de l'Etat, ils saisirent l'opinion de ce conflit, au moyen de la publication d'un journal éphémère très agressif : la *Liberté de commerce*, dans l'espoir d'impressionner le Grand Conseil.

Séance historique s'il en fut que celle où notre assemblée législative s'occupa du recours des libraires ! Les ténors des deux partis représentés au Grand Conseil y prirent la parole. A quoi bon revivre cette séance où il ne s'agissait rien moins que de mettre en minorité, sur un terrain de son choix, le vaillant chef de nos écoles. Un résumé en a été publié, dans ce *Bulletin*, aux pages 195 et suivantes de l'année 1927. Mes lecteurs voudront bien s'y reporter. Ils y constateront que le discours incisif et documenté de M. Python fut très remarqué et contribua puissamment à obtenir la ratification supérieure de l'arrêté incriminé. Cet incident gros de conséquences n'avait pas empêché M. Genoud d'entrer dans la voie de la réalisation. Le Dépôt scolaire du matériel n'a cessé depuis lors de fonctionner sans entraves — disons mieux — avec un succès de plus en plus assuré, puisque, à l'heure actuelle, les deux sections de cette institution qu'ont, au surplus, imitée tous les cantons confédérés, non seulement n'ont pas de dettes, mais possèdent un immeuble et un inventaire affranchis de toute redevance ; puisqu'ils prélèvent, sur leurs modestes bénéfices nets, une contribution de 10,000 fr. versée à la Caisse centrale des mutualités scolaires. Lorsque M. Genoud, absorbé par d'autres préoccupations plus importantes, eut remis, au bout d'un an, à un successeur l'administration de cette annexe de nos écoles, il fut maintenu en qualité de secrétaire dans la commission du Dépôt qui comptait comme membres agissants et experts : MM. Soussens, Horner et Brulhart. M. Genoud n'en devint président qu'au décès de ce dernier et n'a pu diriger, sous ce titre, les travaux que pendant deux séances seulement.

Il songeait encore à nos écoles primaires quand il préparait et faisait éditer un manuel de géographie locale et de géographie cantonale,

qui vit le jour en 1895 et servit de guide dans l'emploi de la nouvelle carte manuelle du canton de Fribourg. Quelques pages y ont été consacrées à l'établissement de reliefs. Il a donné ici encore un exemple du genre en confectionnant quelques reliefs de la contrée qu'il connaissait le mieux, soit Onnens et ses environs. Son essai de géographie locale lui fut probablement inspiré par la description du plan de Fribourg, rédigée par le Père Girard, et je ne me pardonnerais pas d'omettre que, dans l'action entreprise par M. le conseiller Python pour réveiller la mémoire du moine pédagogue, notre ami défunt remplit largement son rôle en établissant, au Musée pédagogique, un *Girardianum* et en présidant la fête scolaire organisée à Fribourg, à l'occasion du centenaire de l'appel du Père Girard au poste de préfet des écoles de la capitale du canton.

Désireux de voir l'enseignement du dessin occuper une place moins parcimonieusement mesurée dans le programme primaire, M. Genoud ne cessa de multiplier ses publications dans le *Bulletin pédagogique* où il analysait la valeur des diverses méthodes en usage, dans la presse locale et dans la *Revue suisse de l'enseignement professionnel*, de même que dans un certain nombre de brochures. Ses articles éveillèrent l'attention et, en août et septembre 1894, fut institué à l'Ecole normale de Hauterive, par la Direction de l'Instruction publique, un cours normal de dessin et de musique, qui réunit une soixantaine de participants venus des villes et des principales localités du canton. Plusieurs professeurs distingués y enseignèrent la méthode de dessin de Barthélemy Menn, peintre à Genève. Un résumé du cours de méthodologie du dessin professé par M. le professeur Martin, de l'Ecole professionnelle de Genève, en parut dans la *Revue de l'enseignement professionnel*. Aisément enthousiaste, M. Genoud s'éprenait volontiers pour diverses méthodes et celles qu'il avait apportées de son voyage à l'exposition de Chicago, les systèmes de Prang et de Liberty Tedd, se partagèrent pendant quelque temps sa faveur ; mais il ne fut réellement satisfait que lorsqu'il vit l'autorité supérieure décider la rénovation de l'enseignement du dessin dès la première année de l'Ecole normale, en confiant les cours de cette branche à un seul spécialiste capable et expérimenté. Dans un ordre d'idées parallèle, il apporta sa collaboration à la formation d'un certain nombre d'instituteurs à l'enseignement des travaux manuels et les cours normaux donnés à Fribourg en 1889, puis en 1923, obtinrent la collaboration de M. Genoud d'abord comme secrétaire, puis, le second, comme directeur.

Esprit ouvert à toutes les questions nouvelles qui agitaient le monde pédagogique, notre ami les envisageait toujours à l'angle de Fribourg et c'est ainsi qu'il réussissait souvent à être écouté et compris. Servir, c'est-à-dire être utile, sera son programme qu'il aura constamment sous les yeux et qu'il s'efforcera de réaliser avec optimisme et enthousiasme. Me sera-t-il permis d'introduire ici



la relation d'un fait resté dans la mémoire d'un de nos hauts magistrats<sup>r</sup> qui m'en fit part récemment ? En 1891, avaient été convoqués un certain nombre d'officiers qui devaient prendre connaissance du nouveau fusil adopté pour l'infanterie. Instruits par une quinzaine d'exercices, ces officiers seraient à même de renseigner la troupe assignée sur la quinzaine suivante. Les hommes se présentèrent et la démonstration commença. Mais le second jour de présence des soldats ne s'était pas écoulé que tous les participants recevaient, en reproduction par le moyen du schapirographe, le dessin des détails du vetterli. En un jour, M. Genoud, appelé comme soldat retardataire, avait pris connaissance de l'arme et faisait, en communiquant le fruit de son étude rapide et complète, œuvre d'enseignement aussi utile qu'appréciée.

Voilà un trait qui peint l'homme sur le vif et qui démontre que partout, autant qu'à l'école, M. Genoud était resté instituteur et remplissait avec bonheur quand l'occasion lui en était donnée, les tâches de cette carrière, la plus noble, selon Edmond About, et la plus belle qui soit au monde.

(A suivre.)

E. G.

---

## LECTURE INTERPRÉTÉE

### LE MOINE MÉCANICIEN

(Livre de lecture du cours moyen, page 91.)

#### *Marche à suivre.*

*Sujet.* — C'est l'histoire d'un moine qui, après avoir lutté toute sa vie contre son penchant au sommeil, s'éveille enfin au moment où il meurt.

*But.* — Il n'est pas toujours possible de trouver à toute narration, à toute description, un but précis et bien déterminé. A ce point de vue, « le dormeur », de Louis Veillot, paraît embarrassant. L'auteur a-t-il songé à nous faire *admirer* l'esprit inventif de son personnage tout en nous inspirant de *la pitié* pour lui à cause des échecs successifs de ses nombreuses inventions et de l'inefficacité lamentable de son talent de mécanicien ? Non, l'histoire paraît trop plaisante pour que l'on s'arrête à y découvrir pareilles intentions.

Cependant, *à priori*, oserait-on affirmer qu'il y ait, chez l'auteur, parti pris de nous amuser, de plaisanter le moine sur ses défauts et ses talents ? Avons-nous le droit de rire franchement d'un homme qui consent, pour se corriger, à s'écraser les pieds ou à se lier au bras une corde qui le jette à bas du lit ? Nous inclinons cependant à croire que cette narration est une narration plaisante. Veillot a voulu s'amuser, mais s'amuser discrètement, en cachette, en quelque sorte, d'un rire contenu qui lui donne les allures d'un conteur sérieux, croyant à ce qu'il raconte. Ce grand nombre de machines inexplicables, fabriquées successivement et avec une aisance qui dérouté, accuse chez l'auteur l'intention de faire un récit badin. Un moyen tout naturel de s'éveiller s'offrait au moine : se faire éveiller par un autre. Cette admiration pour le génie du mécanicien, opposée à la pitié que font naître les échecs, ne donne-t-elle pas à la narration un air d'enjouement ?